

Regards croisés sur une diaspora éclatée

Les Indiens en Afrique orientale et centre orientale

Olhares cruzados numa diáspora espalhada. Os Indianos na África oriental e centro-oriental

Crossed glances on a Fragmented Diaspora. The Indian Presence in East and Central-East Africa

José Kagabo



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/lusotopie/803>

ISSN : 1768-3084

Éditeur :

Association des chercheurs de la revue Lusotopie, Brill, Karthala

Édition imprimée

Date de publication : 30 juin 2008

Pagination : 121-124

ISSN : 1257-0273

Référence électronique

José Kagabo, « Regards croisés sur une diaspora éclatée », *Lusotopie* [En ligne], XV(1) | 2008, mis en ligne le 08 mars 2016, consulté le 21 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/lusotopie/803>

REGARDS CROISÉS SUR UNE DIASPORA ÉCLATÉE

Les Indiens en Afrique orientale et centre orientale

Cet article situe la présence indienne en Afrique orientale et centre orientale dans le cadre de l'expansion arabo-swahili du XIX^e siècle et de l'insertion de cette région dans la dynamique du capitalisme international à la veille des colonisations du XX^e siècle.

Olhares cruzados numa diáspora espalhada
Os Indianos na África oriental e centro-oriental

Este artigo situa a presença indiana na África oriental e centro oriental no quadro da expansão arabo-swahili do século XIX e da inserção da região na dinâmica do capitalismo internacional que precede as colonizações do século XX.

Crossed glances on a Fragmented Diaspora
The Indian Presence in East and Central-East Africa

This article maps out the Indian presence in East and Central-East Africa against the background of Arab-Swahili expansion in the 19th Century and of this region's insertion into the dynamics of international capitalism in the period that preceded the 20th Century colonizations.

La côte de l'Afrique orientale est, depuis une époque assez lointaine, une terre de migrations croisées. Dès la fin du premier millénaire de notre ère, des relations étroites s'y sont nouées entre populations africaines venues des hautes terres de l'intérieur et celles d'origine arabe ou indienne. Dans les cités insulaires de l'océan Indien et sur le littoral (la partie que l'on appelle *mrima* en kiswahili) se sont constitués un métissage extrêmement complexe et une culture originale mêlant intimement les différents apports des populations en présence, ainsi qu'un dynamisme économique qui n'a cessé d'attirer de nouvelles migrations, jusqu'à l'arrivée, vers la fin du XVII^e siècle et surtout au XIX^e siècle, des diverses communautés indiennes dont il est question ici.

Historiquement, la formation d'une importante immigration indienne en Afrique orientale est liée à un double phénomène : a) la poussée du capitalisme et l'intégration dans ses réseaux mondiaux des pays riverains de l'océan Indien¹ ; b) l'expansion coloniale, qui, après le déclin de l'influence omanaise sur la côte swahili, est le fait de trois puissances européennes : le Portugal (depuis plus longtemps) au sud du cap Delgado, l'Angleterre qui a hérité des anciennes possessions du sultan de Zanzibar (elle y ajoutera le protectorat d'Ouganda), et l'Allemagne sur la partie continentale de l'actuelle Tanzanie, le protectorat de cette dernière puissance (Deutsch-Ostafrika) englobant alors le Rwanda et le Burundi.

¹ Pour la partie côtière, voir le remarquable livre de l'historien tanzanien A. SHERIFF, *Slaves Spices & Ivory in Zanzibar: Integration of an East African Commercial into the World Economy, 1770-1873*, Athens (Ohio), Ohio University Press, 1987, 317 p.

En déplaçant la capitale de son sultanat de Mascate à Zanzibar, en 1832 (le processus s'étend jusqu'à 1840), Seyyid Saïd bin Sultan crée un environnement favorable à l'éclosion d'une nouvelle économie ouverte à plusieurs types d'activités et de partenariats internationaux. C'est dans ce contexte que les Indiens arrivent en Afrique orientale. La plupart d'entre eux viennent de Bombay, de Cutch, de Gujrât. Et le fait qu'ils occupent à Zanzibar une position clé dans la vie économique, notamment dans le dispositif de l'import-export, n'est pas sans rapport avec le développement du capitalisme dans leur pays d'origine.

« On trouve bien avant la colonisation, au moins dans les villes marchandes d'Inde du Nord et du Gujarat, un patriarcat marchand solide, uni par l'adhésion à une éthique et à un code de conduite bien définis. [...] À Bombay, certaines communautés, en particulier les *Parsi* qui avaient établi des liens privilégiés avec l'*East India Company* à Surat, ont su profiter du développement des échanges avec la Chine pour accumuler de véritables fortunes. C'est donc à Bombay dans les années 1850 que le grand capital indien va connaître ses véritables débuts grâce au rôle qu'il va jouer dans la naissance de la première grande industrie moderne de l'Inde, l'industrie textile »².

Aussi ne faut-il pas s'étonner que, dans le sultanat de Zanzibar et ses dépendances, les Indiens jouent un rôle majeur dans l'administration des finances, dans le développement des échanges internationaux et dans la distribution locale de biens manufacturés. C'est à un natif de Cutch, Jairam Sewji, que Seyyid Saïd confie le contrôle des services douaniers, et c'est un chef de la communauté des Banians, Set Ladha Damji, qu'il nomme son principal agent financier. Dans tous les domaines de l'administration civile et au sein de l'armée, on trouve un nombre significatif d'Indiens.

Le nombre de ceux qui sont recensés comme tels – avec les aléas des techniques du recensement dans les diverses administrations coloniales – tourne autour de 2 000 en 1840, et de 5 000 en 1856. Ceux qui ne sont pas dans l'administration sont, en grande majorité, dans les affaires. Les plus riches sont des représentants de grandes maisons de commerce d'Inde ou propriétaires de *duka* (boutiques) à Zanzibar. Ils fournissent à crédit des marchandises à ceux qui se trouvent « mal placés par la pauvreté »³ et qui veulent tenter leur chance en allant les vendre dans des contrées lointaines⁴, ou aux marchands arabes et swahili qui contrôlent d'immenses caravanes à l'intérieur du continent, jusqu'au sud de l'Équateur⁵.

De la côte swahili, trois grandes routes commerciales mènent, l'une vers le Nord, l'autre vers le centre jusqu'aux rives des lacs Tanganyika et Victoria, et la

² C. MARKOWITS, « Les grands capitalistes indiens », in D. LOMBARD & J. AUBIN (eds), *Marchands et hommes d'affaires asiatiques dans l'océan Indien et la Mer de Chine : 13^e-20^e siècles*, Paris, Éditions de l'EHESS, 1988 : 312-313.

³ R.P. FOUQUER, *Mirambo*, Paris, Nouvelles Éditions Latines, 1966.

⁴ Voir par exemple l'épopée des trois « Maures » reliant Dar-es-Salaam au port de Benguela (Angola), rapportée par F. BONTINCK : « La double traversée de l'Afrique par 'trois Arabes' de Zanzibar, 1845-1860 », *Études d'histoire africaine* (Lubumbashi), 6, 1974 : 5-53.

⁵ Voir les différentes versions des Mémoires de Tippoo : en swahili celle de W.H. WHITELEY (ed.), *Maisha ya Hamed bin Muhammed el Murjebi yaani Tippu Tip Kwa Maneno Yake Mwenyewe*, Nairobi-Dar-es-Salaam-Kampala, East Africa Literature Bureau, 1974 [4^e éd.] ; en français celle

dernière enfin vers la région du Zambèze. Dans les villages comptoirs égrenés tout au long de ces routes, les articles qui s'écoulent le plus sont le calicot importé directement de Calicut, la mousseline fort appréciée par les confectionneurs de turbans, différents types de tissus en laine, en coton et en soie. On les troque contre l'ivoire et la gomme de copal, mais on les échange aussi contre de la nourriture pour entretenir les caravanes dont on a déjà dit qu'elles sont de taille imposante et qui, il faut le préciser aussi, effectuent des voyages de plusieurs mois avant de revenir à Zanzibar. L'ivoire rapporté sur la côte est revendu aux grossistes indiens en guise de remboursement des marchandises emportées à crédit.

Comme on le voit donc, le rôle des Indiens est tout à fait essentiel au développement d'une nouvelle économie impliquant circulation des hommes et des biens à grande échelle, plus large ouverture sur l'extérieur, et, avec le début de la colonisation, monétarisation des échanges. Au fur et à mesure que les différentes colonies se consolident et attirent de plus en plus de cadres européens, de nouveaux besoins se font sentir, nécessitant une main-d'œuvre qualifiée, comme dans la construction de chemin de fer ou de bâtiments publics et leur entretien, ou dans la petite industrie de transformation de matières premières (huilerie, sucrerie, transport). Là aussi, les meilleurs exécutants des tâches spécialisées sont recrutés parmi les Indiens, du moins au tout début de la colonisation.

Autant l'utilité de l'immigration indienne est reconnue pour « la mise en valeur » des colonies, autant leur position est sujette à controverse. Aux yeux de certains administrateurs coloniaux allemands et portugais, les Indiens passent pour des « satellites » de l'empire colonial britannique. La suspicion tient principalement au fait que le régime juridico-politique des Indiens dans les différents empires coloniaux est assez ambigu, entre le principe de possession de la nationalité de la puissance colonisatrice et le statut de simple immigré (plusieurs contributions soulignent cet aspect). Mais qu'ils détiennent ou non la nationalité des empires coloniaux dont ils dépendent, les Indiens se perçoivent et sont perçus comme une catégorie sociologique intermédiaire entre les populations européennes et les communautés africaines et/ou assimilées (certains groupes de métis arabo-africains). D'où la tendance, dans l'entendement du sens commun, à les considérer comme un groupe cohérent, qui ignorerait en son sein des discriminations de castes ou des clivages religieux (en général peu connus).

Dans l'imaginaire populaire, l'Indien apparaît comme un personnage mystérieux et à la limite des règles et du droit dans la cité : « fourbe, trafiquant sans vergogne » ; il a toujours « un pied ici et un autre ailleurs, prêt à s'en aller n'importe où, puisqu'il a de la famille partout ». Il ne garde par conséquent pas sa fortune dans le pays hôte où il l'a faite, insistent les auteurs d'un tel discours dont on a pu voir l'effet dans l'ancienne Ouganda du général Amin Dada, avec l'expulsion massive des Indiens dans les années 1970.

Héritage du XIX^e siècle, la fameuse « question indienne » mérite assurément qu'on lui consacre un regard plus lucide. Elle ouvre sur une réflexion qui rend compte pour l'Afrique orientale et centre orientale, au delà des frontières coloniales, de l'idée de mobilité des hommes et des biens dans des contextes nationaux

et transnationaux plus ou moins fermés ou ouverts, selon les régimes politiques et au gré des grandes conjonctures économiques. Elle rend compte également de la confrontation des expériences accumulées sur des terrains différents ainsi que celle des analyses déployées à partir d'outils empruntés à diverses disciplines des sciences sociales.

Novembre 2005

José KAGABO

Écoles des hautes études en sciences sociales,
Centre d'études africaines, Paris